Document generated on 04/25/2024 3:28 p.m.

Vie des Arts

Vie des arts

# À l'apogée aux deux B, Monique Charbonneau

Ginette Deslauriers

Volume 19, Number 75, Summer 1974

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57733ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Deslauriers, G. (1974). À l'apogée aux deux B, Monique Charbonneau. *Vie des Arts*, *19*(75), 40–41.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# A L'APOGÉE AUX DEUX B MONIQUE CHARBONNEAU

par Ginette Deslauriers

En août dernier, Monique Charbonneau revenait au Québec après un séjour de quelques mois au Japon. A la regarder, à l'écouter, on apprécie vite l'enthousiasme qui l'exalte. Notre curiosité est piquée à vif: qu'est-elle allée chercher au Japon? qu'en a-t-elle rapporté?

Du Québec au Japon, voilà un itinéraire peu courant pour les artistes québécois. Il faut, en effet, avoir non seulement des aspirations et de la détermination, ce qui ne fait pas défaut à Monique Charbonneau, mais posséder en outre un solide métier pour oser confronter son travail à celui des artistes japonais dans un domaine où ils excellent, celui de la gravure sur bois.

Si Monique Charbonneau est depuis plusieurs années un graveur reconnu, ici comme à l'étranger — on sait qu'elle a déjà exposé à Toronto, New-York, Santiago, Ljubljana et ailleurs —, c'est d'abord comme peintre qu'elle s'est imposée dans le milieu montréalais dès 1960. Attachée à la Galerie Agnès Lefort de 1960 à 1965, elle a régulièrement présenté aux amateurs et aux collectionneurs des expositions particulières qui nous ont permis de suivre son cheminement.

On peut retracer dans sa peinture trois périodes majeures: d'abord celle du lyrisme abstrait rappelant les larges tracés lumineux de Zao Wou-ki; succède à celle-ci une période mi-figurative, mi-abstraite, entre-deux où l'on peut déjà lire certaines formes définies dans un paysage abstrait; enfin, c'est nettement à la figuration que se rattachent ses dernières œuvres (à titre d'exemple, la série des médaillons).

Ce n'est ni par lassitude, ni par manque d'inspiration que Monique Charbonneau s'oriente vers la gravure. Ces deux métiers de peintre et de graveur se partageront son temps et son énergie durant plusieurs années. Déjà, lors de son séjour à Paris (de 1957 à 1959), elle est attirée par l'art graphique. A son retour, une exposition à l'École des Beaux-Arts des travaux réalisés par les élèves d'Albert Dumouchel déclenche chez elle un intérêt qui l'incite à s'engager dans ce nouveau sentier. Sur présentation de travaux de peinture et de dessin, elle est acceptée en classe de gravure et commence le long apprentissage de ce métier sous la direction du maître graveur Albert Dumouchel.

Que signifie la gravure pour ce peintre déjà bien coté et à qui la peinture réussit fort bien? A cette question, Monique Charbonneau répond: «A l'exposition de gravures des élèves de Dumouchel, j'ai été frappée par la qualité des travaux présentés. On y sentait une maîtrise de la technique associée à un souci d'originalité peu courant. De plus, la discipline qu'exige un tel métier pouvait contrebalancer la spontanéité du geste que je pratiquais en peinture.» Monique Charbonneau demande d'abord à la gravure un support technique pour son art. Mais, peu à peu, le contact — je dirais presque le corps à corps — avec les différentes matières à graver lui révèle l'intérêt de la gravure pour elle-même. C'est un pas capital. Sans abandonner la peinture, elle s'applique aux arts graphiques avec ténacité, ardeur et minutie. «Ce que l'on peut obtenir par la gravure est quelque chose d'unique, nous dit-elle. D'où son importance pour un peintre. Ce que j'exprime par la gravure, je ne peux le dire par la peinture. L'art graphique est un art de l'écriture, du dessin, de la ligne. Chaque matière et chaque technique d'impression comportent leurs exigences et fournissent des résultats spécifiques.» Depuis onze ans, Monique Charbonneau a pratiqué tour à tour l'eau-forte, la lithographie, la sérigraphie et la gravure sur bois qu'elle enseigne, depuis cinq ans, à l'École des Beaux-Arts, puis à l'UQAM. «Le bois gravé est la technique qui m'intéresse le plus, sans doute à cause du matériau qui est plus docile que la plaque de cuivre ou de zinc. Le bois répond mieux au geste du graveur qui doit sculpter la matière imprimante. Il est aussi d'un maniement plus facile que la lourde pierre à litho. J'aime le bois comme matière, nous dit-elle. Je prends plaisir à le regarder, à le manipuler, à faire ressortir la beauté de son grain, à l'entailler, à lui donner une profondeur et un relief nouveaux à la faveur de la forme inédite qui naît de la gouge ou du ciseau.»

Toutefois, ses études, son enseignement, son travail en atelier ne suffisent pas à la satisfaire pleinement. Monique Charbonneau demande l'appui d'une tradition. Le Québec compte plusieurs graveurs de grand talent dont les principaux sont de la génération formée par Albert Dumouchel. Mais ce pays, trop jeune pour avoir une histoire, ne peut fournir aux artistes le support d'une tradition. Cela manque à Monique Charbonneau qui ne vise pas uniquement à une parfaite maîtrise technique, mais qui recherche un esprit que n'épuise pas le geste. «L'art et la vie, c'est tout un», nous dit-elle. Aussi se tourne-t-elle naturellement vers le Japon, cette terre sacrée de l'estampe depuis des millénaires.

L'hiver dernier, par l'entremise de René Derouin, des Éditions Formart, elle rencontre le graveur japonais Rei Yuki, de passage à Montréal après avoir exposé à New-York et à Toronto. Celui-ci, vivement intéressé par les travaux de Monique Charbonneau, lui suggère un séjour dans son pays. Il n'en fallait pas plus à notre graveur pour plier bagages et s'envoler vers le Japon dès le printemps. Devant la fermeté de son esprit d'entreprise, toutes les barrières tombent. A son arrivée, une expérience passionnante s'offre à elle: travailler avec Yoshida, un des maîtres actuels de la gravure sur bois. Il n'accepte jamais plus de trois ou quatre graveurs à la fois dans son atelier de Tokyo. Durant les quelques mois de ce séjour elle accomplit un travail intensif, s'initiant à la technique japonaise dont elle apprécie par-dessus tout la rigueur et le souci de perfection. Ces qualités sont, sans aucun doute, le fruit de cette fameuse tradition, qui pèse lourd sur les artistes japonais. On ne peut se permettre d'improviser dans ce métier lorsqu'on a devant les yeux les œuvres de grands maîtres tels que Outamaro, Hiroshighé, Hokusaï. Ce contact direct avec les graveurs japonais lui révèle, en outre, l'amour et, même, le culte qu'ils vouent aux papiers.

Ceux-ci, de qualité supérieure aux nôtres en raison de leurs fibres plus longues, sont à la fois plus lisses, plus souples et plus résistants. L'estampe japonaise s'en trouve mieux servie. Le papier boit l'encre du bloc de bois sans exiger de pression immodérée. Il rend ainsi les nuances les plus vaporeuses avec fidélité. Pour l'encrage, le graveur préfère le pinceau au rouleau. Il utilise des couleurs à l'eau, liquides et transparentes, suivant en ceci la tradition de la peinture à l'aquarelle. Ce procédé permet des superpositions de couleurs d'une grande subtilité et d'un raffinement remarquable. Mais il exige, en revanche, une grande sûreté dans l'exécution et une prévision assez exacte du résultat final. L'estampe est ensuite tirée au *barein*, frotton qui rend possible de grandes modulations de la pression, donc de la couleur.

«La technique japonaise, nous dit Monique Charbonneau, je veux l'assimiler et non la substituer à ma propre technique.» La gravure est un tout: le procédé ne crée pas l'œuvre d'art. L'artiste doit avoir quelque chose à dire. Monique Charbonneau reconnaît fort bien qu'on ne peut *importer* tout bonnement une tradition. Mais son expérience à l'atelier de Yoshida élargit ses moyens d'expression. «La gravure en pente douce, en dégradés, caractéristique de l'estampe japonaise, est avantageuse dans la figuration de paysages, précise-t-elle. Les aplats de nos procédés graphiques rendent difficilement les nuances qu'appellent certaines images: ciel, neiges, eaux, etc. La subtilité des passages est souvent mal assurée par notre technique. Toutefois, mes images, celles qui sont la source des images que je grave dans le bois, sont et resteront d'ici. Je suis une artiste québécoise, non japonaise. Ce que je rapporte du Japon ne se limite pas à l'acquisition d'un nouveau procédé. Je considère ce séjour comme un enrichissement intérieur global. Est-ce à cause de l'esprit qui anime la tradition de l'estampe chez les graveurs japonais? Peut-être bien. Ils ne gravent pas uniquement avec leurs mains, mais avec leur âme. Impossible de ne pas être sensible à leur amour et à leur respect du métier. Ils commandent l'admiration. J'ai d'ailleurs retrouvé ces mêmes qualités chez un grand nombre d'artistes rencontrés grâce à Rei Yuki.»

Monique Charbonneau a, elle aussi, laissé quelque chose d'elle-même au Japon: une série de gravures exposées à la Gin Gallery, de Tokyo, du 10 au 16 septembre 1973. Cette exposition particulière est un fait notable pour une artiste de chez-nous. Aussi, suivrons-nous avec intérêt les prochaines réalisations de Monique Charbonneau dans le domaine de la gravure.

**Monique Charbonneau**

Née à Montréal, elle a étudié à l'École des Beaux-Arts de Montréal, avec Pellan, de 1950 à 1952, et avec Dumouchel, de 1961 à 1964. A l'étranger, elle a exposé à la Ve et à la VIIe Biennale de Gravure de Ljubljana (Yougoslavie), 1963 et 1967; à la Biennale de la Peinture Canadienne de Londres et au Cardiff Commonwealth Arts Festival (Grande-Bretagne), 1964 et 1965; à la Seconde Biennale de la Gravure Américaine, Santiago (Chili), 1965; à la Tokyo International Trade Fair (Japon), 1965; à la 1ère Biennale Internationale de la Gravure de Cracovie (Pologne), 1966, à la Galerie Foussats, New-York, 1966; à la 1ère Exposition Internationale de Gravure de Buenos-Aires (Argentine), 1968; à l'Exposition Internationale de Dessins de Rijeka (Yougoslavie), 1970. Elle a participé à l'Exposition itinérante Poèmes-affiches du Québec, qui a circulé en France, en 1972 et en 1973. Par ailleurs, elle figure dans les collections du Musée du Québec, du Musée d'Art Contemporain de Montréal, de la Galerie Nationale du Canada, des Musées d'Edmonton et de Vancouver, du Victoria and Alberta Museum de Londres, Angleterre, ainsi que dans de nombreuses collections privées du pays et de l'étranger.

English Translation, p. 100

1

3

2

1. *Il a neigé*, 1970.
Bois gravé; 12 po. ½ x 24 (31.75 x 61 cm.).
(Phot. Henri Rémillard, Office du Film du Québec)

2. *Au jardin*, 1972.
Bois gravé; 20 po. ½ x 19½ (52 x 49.50 cm.).
(Phot. Henri Rémillard, Office du Film du Québec)

3. *Paysage japonais*, 1973.
Bois gravé.

**Expositions:**
Galerie de l'Apogée: 12 avril au 1er mai 1974.
Galerie Les 2B: 1er juin au 1er juillet 1974.